

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PONCET

En route pour le Tonkin (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1928, tome 27, p. 1-3

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

En route pour le Tonkin

(Suite)

Vendredi, 20 janvier.

Nous avons navigué tout le jour sans apercevoir la côte. Il fait un temps gris et lourd. Il y a de l'orage dans l'air. La mer est malgré cela très calme. Nous avons, par instants, des averses. J'ai mis au point mon journal de bord, il ne me restera qu'à continuer. La chaleur augmente. Les vêtements légers apparaissent ; le personnel a arboré le pantalon blanc et le veston d'alpaga. Les jours se suivent... et se ressemblent...

Samedi, 31 janvier.

Les habits légers ont définitivement droit de cité, et il devient nécessaire de se coiffer du casque colonial ; sans cette précaution élémentaire, on risquerait une insolation. Une affiche annonce que nous arriverons à Djibouti lundi vers 4 heures ; en ce moment, nous devons être en face de La Mecque. Malheureusement, la terre qui vit naître le « Prophète » est trop éloignée pour que nous puissions ne serait-ce qu'en deviner le contour. Profitons du manque d'événements dignes d'intérêt, pour consacrer quelques lignes aux passagers du *Sphinx*. Il s'y trouve de nombreux ecclésiastiques. Le clergé séculier est représenté par deux Archevêques et un Père des Missions étrangères de Paris : Mgr Aiuti, Archevêque titulaire de Phaci, Délégué apostolique en Indo-Chine, et Mgr O'Dogherty, Archevêque de Manille. Nous leur rendons quelquefois visite, et eux-mêmes viennent volontiers, le soir, faire une petite promenade sur le pont. Ils sont, l'un et l'autre, très simples. La conversation s'anime souvent. Mgr Aiuti s'exprime bien en français. Mgr de Manille, qui est Irlandais, comprend notre langue mais la parle à sa façon. Sa Grandeur est la première, du

reste, à rire des fautes, parfois très drôles, qui lui échappent.

La Société de Jésus compte six membres : trois Pères et trois novices. Deux novices anglais vont poursuivre leur noviciat aux Indes, et le troisième, un Portugais né à Macao et élevé en Chine, retourne à Sanghaï, n'ayant pu supporter le climat de France. Les deux premiers ainsi que deux Pères nous quitteront à Colombo. Le troisième Père — le R. P. de Rancourt — est âgé de 51 ans ; après avoir dirigé pendant 17 ans le Collège de Jersey puis celui d'Evreux, il a obtenu du Général des Jésuites de partir pour la Chine. C'est un homme distingué et plein de délicatesse. Nous avons de longues conversations, le soir, à l'arrière du bateau. Que c'est émouvant de parler des âmes, de la vie religieuse, de ses parents, de ses amis, de ses confrères ; en un mot, de tout ce que l'on a de plus cher, quand on est ainsi perdu au milieu des eaux. Hier, nous avons devisé assez tard, appuyés au bastingage arrière. Le ciel noir dans lequel ne brillait aucune étoile était, de temps à autre, sillonné d'éclairs lointains ; la mer, plus noire encore, s'illuminait par instants de petites clartés fugitives d'un effet semblable à celui d'une lampe électrique qu'on allumerait puis éteindrait brusquement peu en-dessous de la surface des flots. Ce phénomène est produit par des poissons phosphorescents, nombreux dans cette région. Et le sillage du navire se détachait sur cette nappe d'encre, comme un long tapis clair sur un pavé de marbre noir...

Ma liste serait incomplète si j'oubliais de nommer cinq Franciscaines missionnaires qui descendront à Colombo, et trois Augustins réformés espagnols. Ces derniers ne comprenant pas le français, nous nous entendons tant bien que mal en latin.

Vendredi, 27 janvier.

Depuis lundi, 23, vers 15 heures, nous voguons à travers l'Océan Indien. Nous avons aperçu mardi soir les îles Sokotro, de très loin, et, pendant la nuit, avons dépassé l'extrême pointe orientale de l'Afrique : le promontoire de Gardafui. A partir de ce moment, il n'y a plus que l'eau, et encore l'eau, et toujours l'eau. Il en sera ainsi jusqu'à lundi, 30 janvier, où enfin nous toucherons Ceylan. Nous accomplissons, en ce moment, le plus grand parcours sans escale de tout le voyage. C'est long ! A la

fin on se lasse d'avoir sans cesse devant les yeux cette ligne d'horizon, inexorablement la même, et l'on serait tenté, si cela n'était ridicule, de dire le fameux « que d'eau ! » du général français. La vie à bord devient chaque jour un peu plus monotone. On ne quitte presque plus sa chaise longue que pour se rendre à la salle à manger. La chaleur, l'air de la mer, et je ne sais trop quoi font que l'on manque totalement d'énergie. Tous les voyageurs au long cours ont expérimenté cela. Une fois son bréviaire récité et ses exercices religieux accomplis, il faut se faire violence pour prendre la plume. Si l'on n'avait pas sur terre des confrères, des parents et des amis qui attendent impatiemment des nouvelles, on n'écrirait pas une traîtresse ligne.

Donc, lundi, nous arriverons à Colombo ; il faut, par conséquent, que je me hâte de noter mes impressions de l'escale précédente à Djibouti, si je veux en expédier copie à St-Maurice, car la levée des lettres a lieu la veille de l'arrivée à l'escale. Nous bénéficions d'un régime spécial. La correspondance déposée à bord est affranchie en timbres français et selon les taxes en vigueur en France. Elle est remise par un employé spécial au bureau de la Compagnie des messageries maritimes, qui, à son tour, la remet au premier bateau de la Compagnie en partance pour Marseille.

Djibouti ! Une ville ? autant dire le désert ! Quelques comptoirs européens, la résidence du gouverneur français, des baraquements aussi informes que répugnants où s'entassent des Somalis, des Nègres, des Abyssins et des Arabes, et puis, du sable ! rien que du sable, à perte de vue ! A grand'peine est-on parvenu, à force de soin et d'arrosage, à faire pousser quelques palmiers et filaos autour des bâtiments publics. On prétend qu'autrefois, devant la maison du gouverneur, il y avait des palmiers en zinc et que, pour marquer les changements de saison, ils étaient à époque fixe passés consciencieusement à la peinture. Cette colonie, ou plutôt ce protectorat français n'a d'importance que parce qu'il est la porte d'entrée de l'Ethiopie et la tête de ligne du chemin de fer qui conduit à Addis-Abbeba. Le port n'a pas d'avenir, car il n'est pas assez profond.

Le *Sphinx* s'arrête, à près d'un kilomètre de la rive.

Chne Louis PONCET, missionnaire.